

Un peu plus haut, un peu plus loin

Interstellar

Maxime Labrecque

Numéro 294, janvier–février 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73390ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Labrecque, M. (2015). Compte rendu de [Un peu plus haut, un peu plus loin / *Interstellar*]. *Séquences*, (294), 14–15.

Interstellar

Un peu plus haut, un peu plus loin

Rêver de l'espace quand la terre est condamnée. Conjuguer le salut de l'humanité avec la conquête de l'inconnu. Tout en gardant les pieds sur terre, Nolan explore l'infiniment grand dans un univers où tout est possible, car là où s'arrête la science, commence la fiction.

MAXIME LABRECQUE

Les scénarios de fin du monde sont à la fois variés et effrayants. Que ce soit la mort du soleil ou du noyau de la terre, une pandémie, une invasion ou un cataclysme, il s'agit d'un thème récurrent au cinéma. « Une chance que c'est juste un film », peut-on parfois entendre. C'est ainsi que de nombreux spectateurs se replient dans le confort de la fiction. Dans **Interstellar**, la désertification et les tempêtes de sable de plus en plus fréquentes affaiblissent les récoltes, causant l'asphyxie et la famine un peu partout. Un scénario parmi tant d'autres, mais qui marque par son réalisme et qui envoie un message clair : on n'a qu'une planète, il faut qu'on s'en occupe. À moins de maîtriser le temps et la gravité – la solution de Nolan, en somme –, il nous faut agir. C'est sur ces prémisses que débute le film, avec un magnifique travelling sur les rangées de livres d'une bibliothèque, couvertes d'une couche de sable. La direction photo met l'accent sur les contrastes entre les mondes, tout en gardant un souci de réalisme teinté de mystère propre à Hoyte Van Hoytema, à qui on doit notamment la signature

visuelle de **Let the Right One In** (2008) et **Her** (2013). La terre est rouge, ocre, sable ; l'espace est aseptisé, noir, gris, blanc et bleu. Les teintes froides dominent l'exploration spatiale et les planètes unidimensionnelles explorées par l'équipage ; l'une est faite d'eau, l'autre de glace. On se croirait dans un jeu vidéo, passant d'un monde à l'autre, en affrontant au passage quelques dangers. En ce sens, la séquence sur la planète aquatique, avec ses vagues gargantuesques, est particulièrement bien réussie et provoque un vertige digne des montagnes russes les plus extrêmes. Comme cela était le cas avec **Gravity** (Alfonso Cuarón, 2013) – tout comme la majorité des films proposant un voyage intersidéral, – **Interstellar** dévoile toute sa splendeur sur grand écran. L'immersion y est d'autant plus réussie, ce sur quoi misent de plus en plus les exploitants de salles de cinéma, tentant de justifier leur pertinence et d'assurer leur pérennité. On en met plein la vue et les oreilles, en plus de conserver le plaisir de l'expérience cinématographique, sorte de rituel immuable depuis de nombreuses années.





Garder un lien avec les thématiques à dimension humaine

Comme dans *Inception* (2010) et *Memento* (2000), notamment, Nolan témoigne d'une fascination pour le temps. Cette fois-ci, il s'agit d'un temps théorique, basé sur la relativité, qui lui permet d'accomplir de nombreuses pirouettes scénaristiques.

Mais au-delà des plans contemplatifs de l'espace, enveloppés d'une trame sonore électro-symphonique *new age* composée par Hans Zimmer, on se croirait au Planétarium – une des préoccupations des frères scénaristes est de garder un lien avec des thématiques à dimension humaine. Une sorte de chaleur, un réconfort, peut-être, dans un monde scientifique ? C'est ainsi qu'Amour, dans toute sa splendeur, s'immisce dans le scénario et résout tous les problèmes. Car c'est bien cet amour paternel, cette relation père-fille qui cimente le propos et qui, tant bien que mal, est là pour attendrir le spectateur. Même dans un futur où il est possible de voyager en empruntant candidement un trou de ver, où la science et le savoir-faire sont suffisamment développés et où l'humain parvient à maîtriser cinq dimensions, il restera toujours un substrat commun, une fibre vitale qui compose la courtépointe humaine faite de bonnes vieilles valeurs et d'émotions variées. Après tout, comme nous l'avait enseigné *Metropolis* (Fritz Lang, 1927), le médiateur entre la main et le cerveau doit être le cœur. On espère donc, en secret, que Cooper retrouvera sa fille. Les personnages, malgré l'importance de leur mission, reviennent constamment à leurs préoccupations terrestres, à ceux qui sont restés là-bas. Or, les allers-retours entre l'espace et la Terre manquent par moments de finesse, et le montage parallèle n'est pas toujours des plus délicats. Malgré tout, la progression narrative s'avère efficace et le spectateur découvre peu à peu que tout est intrinsèquement lié. Comme dans *Inception* (2010) et *Memento* (2000), notamment, Nolan témoigne d'une

fascination pour le temps. Cette fois-ci, il s'agit d'un temps théorique, basé sur la relativité, qui lui permet d'accomplir de nombreuses pirouettes scénaristiques. Fidèle à lui-même, le réalisateur ne prend pas son spectateur par la main en lui expliquant tout en détail. Ce dernier doit travailler constamment et maîtriser certaines notions de base, car on prend pour acquis qu'il connaît la théorie de la relativité, à propos de laquelle badinent les protagonistes. Si les premières scènes – qui exposent le début de la fin du monde et présentent la mission spatiale secrète – semblent prendre de fâcheux raccourcis, la fin se charge de combler les espaces vides et, *a posteriori*, répond aux questions laissées en suspens. Il s'agit d'ailleurs d'un procédé largement déployé chez le réalisateur, qui s'avère efficace, car il offre une partie de réponse, mais laisse planer un léger doute qui permet de poursuivre la réflexion, une fois la projection terminée.

Si Kubrick allait vers Jupiter, Nolan repousse cette limite en se rendant au-delà de l'infini, vers Saturne. Nombreux sont ceux qui ont établi des parallèles avec *2001: A Space Odyssey* (2001: *l'odyssée de l'espace*, 1968), une influence loin d'être démentie par le réalisateur. Même si Dave (dans le film de Kubrick) et Cooper (dans celui de Nolan) traversent l'inconnu vers la fin du film, le périple de Cooper, bien qu'étant un exercice de style intéressant se rapprochant de celui de *2001*, est loin d'être aussi psychédélique. En outre, il est fascinant de remarquer à quel point l'horizon du spectateur est conditionné par son bagage cinématographique. Ceux qui ont vu le film de Kubrick ne peuvent s'empêcher d'avoir une certaine méfiance envers les robots. Mais TARS et CASE, avec leur apparence monolithique, s'avèrent de précieux alliés jusqu'à la fin et leur trahison attendue n'arrive jamais. Rarement a-t-on vu un film provoquer autant de sympathie envers de grands prismes rectangulaires articulés. La formule de Nolan, toujours hautement efficace, est reprise une fois de plus, mais dans un contexte fort différent. Ainsi, on retrouve de nouveau une intrigue captivante, une atmosphère tendue générée par une direction artistique et une direction photo soignées, et des performances d'acteurs généralement convaincantes. Or, le récit s'essouffle par moments et ne parvient pas à instaurer tout à fait l'aura caractéristique de la plupart de ses précédentes œuvres. Cela dit, *Interstellar* reprend les codes et les thèmes chers au réalisateur, et constitue indéniablement une expérience cinématographique enlevante qui vaut certainement la peine d'être vécue. ➤ **Cote: ★★★**

■ INTERSTELLAIRE | Origine: États-Unis / Grande-Bretagne – Année: 2014 – Durée: 2 h 49 – Réal.: Christopher Nolan – Scén.: Christopher Nolan, Jonathan Nolan – Images: Hoyte Van Hoytema – Mont.: Lee Smith – Mus.: Hans Zimmer – Son: Richard King, Drew Kunin, Mark Weingarten – Dir. art.: Nathan Crowley – Cost.: Mary Zophres – Int.: Matthew McConaughey (Cooper), Anne Hathaway (Amelia Brand), Michael Caine (Professeur Brand), Mackenzie Foy (Murph jeune), Jessica Chastain (Murph), John Lithgow (Donald), Casey Affleck (Tom), Matt Damon (Dr Mann), Bill Irwin (voix de TARS) – Prod.: Christopher Nolan, Lynda Obst, Emma Thomas – Dist. / Contact: Paramount.